



Yvon TAREAU, Que de souvenirs en 100 ans !

100 ans, un bon bout de chemin dans la vie... Telle est l'étape franchie, le 6 avril dernier, par Yvon Tareau qui a accepté de nous conter pour l'Estran ce parcours d'un siècle ou plutôt de le survoler, car à tout relater, un livre entier de plusieurs centaines de pages ne suffirait pas... Né le 6 avril 1910 à Kernizan, ferme de quelques dix hectares dans le quartier de Larvor, exploitée par ses parents Yves Tareau et Marie Jeanne née Cossec, Yvon vient de franchir le cap des 100 ans. Aîné de huit enfants (4 frères : Jacques, Vincent, Mathieu et Joseph, et 3 sœurs : Marie-Jeanne, Tudyne et Alice), Yvon se souvient, comme si c'était hier,

d'évènements bien lointains. Ainsi, dit-il, « à la déclaration de la guerre 14-18, j'avais 4 ans et j'étais juché sur le talus à Kernizan. Je tenais la main de la bonne de la ferme et j'ai vu passer un groupe avec tambour et clairon annonçant la triste nouvelle et entendu les cloches sonner dans toutes les communes aux alentours. » quatre ans plus tard il assistera au même spectacle, mais là, dit-il, « c'était, drapeau en tête, pour fêter la victoire dans tout le quartier de Larvor. »

Une jeunesse studieuse à l'école et à la ferme.

A 6 ans, comme les autres enfants de son âge, Yvon prend le chemin de l'école de Penanprat avec pour seul bagage le parler breton. Ce sera Monsieur Thomas qui l'initiera au français, ce qui ne lui posera pas de problème particulier. « J'avais, dit-il, une prédilection pour la géographie et l'histoire », deux matières qui le conduiront, la retraite venue, à adhérer à la société archéologique du Finistère à laquelle il a collaboré pour répertorier notamment le patrimoine loctudiste. De sa période scolaire jusqu'en 1924, date de ses 14 ans, il garde un excellent souvenir même s'il avoue avoir été recalé au certificat d'études lors du premier passage, « mais comme tout la classe », précise-t-il. Petit incident de parcours, car après un redoublement, il décrochera, haut la main, le précieux sésame.

L'école finie, Yvon va alors endosser le costume de paysan à la ferme familiale. S'occupant tout particulièrement des vaches qu'il mène paître au Ster, il participe aussi aux travaux des champs. « Au tout début, j'ai même travaillé avec des bœufs, à deux côte à côte. Ils étaient très puissants particulièrement pour tirer la charrue, mais je préférais travailler avec les chevaux qui avaient une cadence plus élevée. »

Le militaire, côté paix.

6 ans de travaux à la ferme et le voilà conscrit, à 20 ans, pour un service national qu'il effectue à l'Ecole Militaire à Paris dans le 1^{er} régiment des dragons portés. Promu rapidement brigadier, il devient instructeur. Mais, dit-il, « ce dont je me souviens le plus de ce service militaire de un an, c'est d'avoir obtenu mon permis de conduire qui me sera très utile par la suite et d'avoir pu admirer l'exposition coloniale qui s'est déroulée à Paris durant toute l'année 1930. C'était magique ! »

Le militaire, côté guerre.

De retour à la vie civile, Yvon reprend son travail à la ferme jusqu'à sa mobilisation et son départ en 1939 pour une guerre qu'il qualifiera de « leurre » au début des

hostilités. « En effet, on nous faisait croire, dit-il, que les allemands n'avaient pas de réserves, qu'ils n'étaient pas bien équipés et même que leurs blindés étaient « transperçables » comme du carton et bien d'autres choses plus enfantines ». Mais la vérité était toute autre... Laissons Yvon raconter cet épisode face à l'armée allemande ainsi que sa dure période de captivité

« Après être montés vers le Nord, puis avoir franchi la frontière belge en direction de la Hollande, nous sommes pris dans une nasse par l'armée allemande qui avait envahi la Belgique. C'est alors, à la mi-mai 1940, le début du repli vers la France, avec la vision apocalyptique de voitures et de raffineries en feu, de chevaux en débâcle, d'une armée française désemparée, d'officiers surexcités... Ainsi, sous le bombardement des avions allemands, je demande au lieutenant : « Mais où sont les avions français ? Il me répond sèchement : Taisez-vous, brigadier, vous allez démoraliser le peloton ! »

Arrivé à la fin mai dans un Dunkerque en feu sous les bombardements allemands, Yvon parvient à trouver place sur un grand navire hollandais, « l'Antwerk », en partance pour l'Angleterre. « Nous étions plusieurs milliers à bord et nous pensions échapper à l'ennemi, quand tout à coup, une bombe atteint le bateau ». Nouvel émoi. « Je me souviens, poursuit Yvon, de la demande d'un de mes compagnons. Désemparé, il me dit : Tareau, tu sais ta prière ? Oui, lui ai-je répondu. Alors, il m'a supplié : Dis un peu pour moi aussi... »

« Tant bien que mal, nous arrivons enfin à prendre place sur un bateau écossais qui avait réussi à accoster près de notre navire en perdition et nous voila direction l'Angleterre. Notre séjour anglais sera de courte durée. En effet, le 6 juin 1940, nous réembarquons à Plymouth à destination de Cherbourg. Aussitôt arrivés, nous sommes dirigés vers Evreux pour prendre position devant les allemands Mais là encore, le combat est bien inégal. A titre d'exemple, les plates formes allemandes de tir étaient véhiculées par tracteurs alors que les françaises étaient toujours portées à dos d'hommes comme en 1918 ! Du coup, même après avoir pris deux ou trois positions à l'ennemi, nous sommes faits prisonniers à Senonches en Eure-et-Loir, le 16 juin 1940. »

« Après nous avoir fait croire que nous n'irions pas en Allemagne, « parce que ceci, parce que cela », nous embarquons à Cambrai, entassés dans des wagons fermés avec des barbelés, en direction de l'Allemagne. Après deux jours et deux nuits, nous descendons à Görlitz et sommes aussitôt conduits dans un stalag situé à sept kilomètres environ de là et où se trouvaient quelques 1.600 prisonniers. »

Sa vie de prisonnier sera une succession de déplacements tant en sites qu'en activités : à Seiffendorff, près de la frontière tchèque, pour construire une autoroute devant passer par Prague jusqu'à la Hongrie, puis vers la Russie. A Leipzig, dans une fonderie après un bref passage comme conducteur de tracteur dans une ferme de quelques 450 hectares. « Oui, précise Yvon, j'ai eu cette activité parce que j'avais mon permis de conduire. Mais ça n'a duré que quelques mois, le propriétaire de la ferme ayant été contraint d'employer des prisonniers Serbes. Du coup, je suis affecté à l'usine de lignite qui dépendait du camp. J'y suis resté jusqu'en août 1943, moment où j'ai bénéficié à mon tour d'une permission de quinze jours, ce qui était octroyé par roulement aux prisonniers. Comme de nombreux autres compagnons, j'en ai profité pour rentrer au pays. Ce sera la clandestinité m'obligeant à me terrer et à demeurer toujours sur mes gardes pendant un an... jusqu'en août 1944 ».

De nouvelles vies.

A la fin de la guerre, Yvon exploite seul avec son épouse et ses enfants la ferme de Kernizan, ses parents ayant rejoint une autre exploitation à la Forêt-Fouesnant.

Après 11 ans d'exploitation en polyculture et quelque maraichage notamment la culture de poireaux, Yvon se tourne vers d'autres activités. Ainsi, à partir de 1956, il devient marin sur « l'Orion » de Jean Riou, puis sur « l'Aldebaran » de Marcel Mariel et Jos Lay, pratiquant la pêche au Nord en hiver et le thon dans le golfe de Gascogne en été. Après cette grande pêche au large, il se tourne vers la pêche côtière jusqu'à ses 60 ans en 1970. Ensuite, il devient tour à tour, gardien assermenté au manoir de Lestrediatag chez les Gouvello de la Porte à Tréffiagat, puis employé communal dans cette même commune avant de s'adonner à l'une de ses grandes passions, l'archéologie, auprès d'autres passionnés tels que monsieur Cailleau, Pierre-Jean Berrou et autre loctudiste Gustave Jourden.

Bien entouré par sa famille et toujours bon pied bon œil, Yvon réside à la maison de retraite de Pen Allé où il apprécie la qualité de service de l'ensemble du personnel. « Je regrette seulement de ne plus pouvoir aller faire un tour avec ma voiture comme je l'ai fait jusqu'à mes 92 ans, et autre grand regret aussi est de voir partir bon nombre d'amis. A la question de savoir quel était, dans une vie si intense son meilleur souvenir, il a spontanément répondu : la naissance de Tual, mon arrière-petit-fils. » Yvon, Merci pour cet interview et bonne continuation sur la longue route de la vie.